

Magalie Myoupo

« De l'exemplarité servile à l'imitation émancipatrice : le rôle éducatif de la légende chez Michelet »

L'Imitation de Jésus-Christ fait partie des livres les plus lus et les plus diffusés au XIX^e siècle. Lamennais en propose une traduction en 1824 qui est restée célèbre. Elle inspire également de grands auteurs tout au long du siècle : ainsi, Balzac avoue le rôle décisif qu'elle joua dans la rédaction du *Médecin de campagne*¹ et Flaubert lui-même, selon certains critiques², partagé entre attirance et répulsion, s'y intéresse dans le cadre de sa réflexion poétique sur le lieu commun. Et pour cause : *L'Imitation* a plusieurs raisons de fasciner l'époque. Elle reste un élément fondamental de la piété populaire à l'heure d'une sécularisation qui touche de plus en plus les villes, et apparaît donc aux auteurs romantiques comme un matériau intéressant, un monument populaire qui nourrit de plus en plus la littérature. D'autre part, par sa dimension religieuse et sa visée exemplaire, elle repose à sa manière la question morale qui obsède la société : comment éduquer si ce n'est à l'aide de la religion ? Comment redresser les vices ?

C'est cette seconde perspective qui attire Michelet, soucieux d'établir dans ses œuvres les conditions de développement d'un homme émancipé et d'une société plus juste et plus égale. Ainsi, au seuil d'une réflexion sur ce que pourrait être une nouvelle éducation, il lui paraît logique de considérer l'œuvre qui a, depuis des siècles, forgé l'ancienne, et surtout l'exégèse qui en a été faite. Malgré son hostilité affichée envers la religion catholique, l'avis de Michelet sur cette œuvre est partagé. Il lui semble impossible de rejeter en bloc cet outil qui a servi longtemps le parti de la grâce contre celui de la justice.

J'aimerais, dans cette étude, interroger les raisons du sauvetage partiel d'une pensée et d'une esthétique de l'imitation dans l'œuvre de Jules Michelet.

L'intérêt pour l'Imitation du Christ : douleurs et divertissement

Si la présence de *L'Imitation* est ponctuelle dans les écrits de Michelet, ce texte de piété chrétienne datant de la fin du XIV^e siècle, composé de maximes et d'exhortations, ressurgit cependant à des moments-clés de sa vie : au seuil de son existence, à travers le récit de sa découverte, puis, de manière plus voilée, dans une de ses œuvres à caractère testamentaire dont nous étudierons plus tard un extrait : *Nos fils* (1869). Elle encadre ainsi l'existence, posant la question morale et la question pédagogique en ses deux extrémités. Elle est d'abord l'objet d'une découverte que fait le jeune Michelet, élevé loin de la foi catholique, à douze ans. En effet, l'auteur se passionne pour l'œuvre lors de son adolescence. Succèdera à cette découverte un baptême qui, au regard du reste de sa vie, nous paraît aujourd'hui curieux³. Toutefois, les sentiments que fait naître en lui ou qu'alimente le livre sont jugés ambigus par l'auteur lui-même :

¹ Voir l'article de Mireille Labouret, « De l'«Imitation de Jésus-Christ» à «L'évangile en action» », *L'Année balzacienne*, 2003/1 (n° 4), p. 43-62.

² Gerald Wildgruber, « L'Imitation de Flaubert ou les Mystères de l'homme athée », *Trivium* [En ligne], 11 | 2012, mis en ligne le 28 juin 2012, consulté le 27 mars 2015. URL : <http://trivium.revues.org/4266>.

³ Il semble également effectué sous l'influence de Mme Hortense, la maîtresse du jeune homme. Voir Petitier, Paule, *Jules Michelet, L'homme histoire*, Paris, Bernard Grasset, 2006, p. 34-35.

Je restai de huit à douze ans sans étude, sans amusements, sans amitié de mon âge [...]. Nulle autre société que ma mère malade, inquiète [...]. Je lisais par désœuvrement ; le sentiment religieux s'éveilla par un livre [...]. L'*Imitation*, l'espoir d'un monde à venir et que tout ceci finirait, une douce lueur. Ensuite, je ne compris plus. C'était une consolante douceur. Mais la langueur eût gagné et, si j'avais su, un monde d'illusions⁴.

Dans la perspective rationaliste de Michelet, l'attrait pour le livre religieux exemplaire est imputé à une époque de la vie, celle de l'ignorance mais aussi des langueurs de l'adolescence, comme si le religieux se développait à la faveur d'un vide épistémique et moral. Le passage de la « douce lueur », image inchoative, à l'expression finale de la citation, la « consolante douceur », par son goût doux-amer, désigne bien l'échec de la lecture. La visée initiale du livre, qui reste l'action vertueuse, se perd peu à peu jusqu'à rendre son sens opaque (« je ne compris plus »). Le livre exemplaire n'est plus envisagé comme livre d'éducation mais comme un recueil merveilleux, évoquant une réalité autre mais extérieure au monde d'ici-bas, autant dire un mirage. Il y a une véritable solution de continuité entre le monde que le livre déploie et celui dans lequel vit le jeune lecteur. Pour cette raison, il n'est efficace qu'un temps car il n'est fondamentalement rien d'autre qu'une fiction divertissante, au sens pascalien du terme. Le récit de la vie religieuse trompe l'ennui de la vie qui se sait passante, et donc mortelle comme ne cesse de le rappeler le corps souffrant de la mère du jeune Michelet. Cette idée n'est pas étrangère à tout le discours qui se développe au XIX^e siècle concernant la fin des croyances et aux tentatives de conserver à travers un certain folklore les traces d'une civilisation qui disparaît. Toutefois, on voit bien, ici, le double échec du livre : de l'action à la contemplation mélancolique, de l'édification au dépérissement. C'est un livre d'oubli, une « simple cure d'âme⁵ » selon l'expression de Paul Viallaneix.

Répétition et contrainte : une éthique aux conséquences désastreuses

À côté de ce type d'intérêt – circonscrit aux époques de troubles personnels – pour un livre qui permet l'évasion au sens délétère du terme, le souvenir de l'*Imitation* se retrouve notamment à travers un usage répété du substantif qui précise une pensée et une éthique attachées au monde chrétien depuis l'Antiquité (qu'on pense au *quid est enim sequi nisi imitari* de saint Augustin dans *De sancta virginitate*). Le concept d'imitation s'affranchit du livre particulier pour devenir une façon d'être au monde⁶. Le mot ressurgit dans les œuvres historiques de l'homme adulte mais cette fois-ci il ne désigne plus un texte célèbre, mais est pris dans son sens premier : il correspond à un processus pédagogique. Au-delà d'un réservoir de pensées édifiantes, principalement méditatives et non doctrinaires⁷, c'est en sus un principe mimétique qui favorise la « bonne vie ». Selon Michelet, cette pédagogie n'est rien moins qu'une éducation servile, un véritable dressage. Dans cette perspective, l'imitation n'est plus

⁴ Michelet, Jules, *Journal*, t. I, (1828-1848), édition de Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959, p. 622-623 (23 août 1845). C'est une lecture qui accompagne également le jeune homme dans son adolescence bien qu'affleure une certaine prise de distance (voir *Ecrits de jeunesse*, édition de Paul Viallaneix, Paris, Gallimard, 1959, p. 101, cité par Xavier Tilliette dans *Jésus romantique*, Paris, Desclée, 2002, p. 157).

⁵ Viallaneix, Paul, « Préface », in Michelet, Jules, *Jeanne d'Arc*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 1974, p. 33.

⁶ À propos du XIX^e siècle, A. Rayez écrit à l'article « Imitation du Christ » : « Imiter le Christ, le suivre, se conformer au Christ, adhérer au Christ, vivre comme lui et avec lui, sont des aspirations qui reviennent constamment dans les écrits spirituels du siècle, dans les retraites, les prédications, les pratiques dévotionnelles » in *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, t. VII, deuxième partie, édition d'André Derville, Paul Lamarche et Aimé Solignac, Paris, Beauchesne, 1995, p. 1584.

⁷ Sordet, Yann, « Formes éditoriales et usages de l'*Imitatio Christi* (15^e-19^e siècles) », in *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2012 (2), p. 870.

un texte vain mais inoffensif (quoiqu'on puisse se demander dans quelle mesure la vignette du jeune Michelet lisant n'entretient pas des liens avec les discours contemporains sur les dangers de la mauvaise lecture), mais une idée, qui dans une visée disciplinaire au sens foucauldien du terme, veut faire plier l'individu en lui déniait une forme de singularité. C'est un concept stérile, favorisant une temporalité de l'itération et non de l'évolution, dangereux car oppressif. Dans son cours du 9 février 1843 au Collège de France, Michelet déplore le règne de cette idée au Moyen Âge, idée qui devient un impératif social.

C'est un monde d'imitation. L'évêque imite le magistrat romain, les rois mérovingiens imitent les préfets du prétoire. Charlemagne imite plus que personne [...]. Que résulte-t-il ? C'est que tout va vieillissant [...]. Tout cela, c'est le radotage⁸.

L'imitation à l'échelle de l'Histoire est limitation, négation de l'idée d'évolution qui doit animer le devenir de l'homme (pour Michelet, l'Histoire est le résultat de forces contraires et est donc profondément dialectique). La généalogie que ce livre dessine est en quelque sorte dégénérée. On en trouve une confirmation quelques années plus tard dans *Le Banquet* (écrit en 1853 mais publiée en 1879 – posthume) dans une description des ravages effectués dus à l'esprit du Moyen Âge. Le principe, dans sa tyrannie, va jusqu'à entamer l'univers artistique :

Et pourtant, que trouve-t-on, de 400 à 1100, d'Augustin à Abailard, et encore jusqu'en 1300, d'Abailard à Dante ? Après eux rien, et encore rien, sauf le manuel monastique de *l'Imitation*. Imiter, n'inventer plus, *attendre en attendant*, c'est tout le conseil qu'on donne alors au genre humain désespéré⁹.

En sus de cette itération sans progrès, l'historien fustige, dans la préface de 1869 à *l'Histoire de France*, à propos des saint-simoniens chez lesquels la forme religieuse et plus particulièrement chrétienne reste importante, la « laideur d'un Janus, conservant dans ce culte l'imitation servile de l'institution catholique¹⁰ ». La reproduction à l'identique d'un modèle est une des armes de l'arsenal catholique parmi d'autres pratiques autoritaires comme la direction et la confession¹¹.

À l'échelle plus restreinte des individus, elle représente aussi une contrainte. Michelet la délie de l'idée d'un progrès en morale en en faisant un agent répressif qui brise l'individualité. Dans sa leçon – très chahutée – du 11 mai 1843¹², il met en regard l'éducation divine (la « maternité de la Providence »), l'éducation humaine (l'imitation de cette maternité dans la culture) et l'éducation contre-nature (par la contrainte). Le principe de cette dernière éducation est exemplifié dans le texte par les Jésuites qui « veulent [s'approprier l'homme] sans réserve, l'employer et le garder, de la naissance à la mort¹³ ». La volonté doit se plier à

⁸ Michelet, Jules, *Cours au Collège de France*, t. I, 1838-1844, Paris, Gallimard, Coll. NRF, 1995, p. 555.

⁹ Michelet, Jules, *Le Banquet ou l'unité de l'Église militante* [1879, posthume], in *Œuvres Complètes*, t. XVI, édition de Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1980, p. 601. C'est Michelet qui souligne.

¹⁰ Michelet, Jules, *Préface de 1869*, in *Histoire de France*, t. I, édition de Paule Petitier et Paul Viallaneix, Paris, Éditions des équateurs, 2013, p. 15.

¹¹ On pourrait multiplier les exemples de cet emploi négatif dans ce passage : « Voyons, qu'allez-vous me dicter ? Vous avez tous une légende dans le cœur : Rousseau, Voltaire, tel de la Convention, Napoléon ? Ou bien, remontez-vous plus haut : le XVIII^e siècle, le christianisme organisé ? Ou bien votre légende est-elle uniquement le point de départ du christianisme ? Quelle que soit votre légende, votre dieu domestique, homme ou livre, je vous déclare que vous avez en vous une cause infaillible de routine, d'imitation » in Michelet, Jules, *Cours au Collège de France*, t. II, 1845-1851, *op. cit.*, p. 209.

¹² Michelet publie la même année avec Quinet *Des Jésuites* qui lance une vive polémique sur cet ordre (remise en cause de ses principes qui sont des principes de dégénération).

¹³ Michelet, Jules, *Cours au Collège de France*, t. I, *op. cit.*, p. 621.

un modèle préétabli, et donc l'imiter, sans restriction. Michelet cite un passage de Cerutti qui compare la bonne éducation à un emmaillotage, insistant dans son commentaire sur les liens de contrainte et la mort intellectuelle que cela suppose. Puis il écrit :

Quand même un côté de l'homme devrait profiter de l'affaiblissement de l'autre côté, qui donc a droit de pratiquer de telles opérations, par exemple de crever l'œil gauche, sous prétexte que l'œil droit en aura la vue plus nette ? [...] N'est-ce pas une chose impie d'appliquer à l'âme cet art choquant de faire des monstres, de lui dire : « Tu garderas telle faculté, et tu sacrifieras telle autre ; nous te laisserons la mémoire, le sens des petites choses, telle pratique d'affaire et de ruse ; nous t'ôterons ce qui fait ton essence, ce qui est toi-même, la volonté, la liberté !... en sorte qu'ainsi inutile, tu vives encore, comme instrument, et que tu ne t'appartiennes plus¹⁴... »

L'exemple que Michelet semble choisir au hasard n'est pas innocent puisqu'il reprend un des conseils que l'évangile de Matthieu donne aux chrétiens¹⁵ : l'image de l'œil arraché et la non appartenance de soi à soi-même. La diatribe excède donc ici les Jésuites pour attaquer la religion à travers sa violence intrusive. Cette imitation est une déconstruction puisqu'elle aboutit à un démembrement, à une dislocation qui n'est qu'une image de la mort de l'âme. À l'image de la concentration physique (l'emmaillotage) répond celle de la dispersion des facultés mentales. Cependant Michelet va plus loin car en qualifiant cette tétatologie d'« impie » il entame la légitimité religieuse du principe d'imitation servile et ouvre la porte à une éducation qui, sans faire l'impasse sur la dimension sacrée¹⁶ de toute existence, se réinventerait.

L'éducation religieuse conçue comme reproduction est donc un dressage et surtout un pervertissement qui va à l'encontre du concept déterminant de liberté. Michelet confirme cette idée dans *Nos fils*, œuvre qui propose une autre formation. Le catéchisme, véritable « entorse au cerveau¹⁷ », y est un premier pas vers la domestication que continuera l'atelier :

Qui veut cela ? qui est l'auxiliaire inflexible du prêtre pour exiger l'absurde épreuve [l'éducation religieuse] ? C'est le chef d'atelier. L'enfant troublerait tout, ne serait point exact, s'il n'était quitte de l'église. [...] Si l'enfant n'entend rien, et mot pour mot répète servilement, au fond, c'est tout ce que l'on veut¹⁸.

Peut-être serait-il intéressant de mettre ce refus du concept catholique d'imitation dans la pédagogie en lien avec les sympathies de Michelet pour le protestantisme qui sont perceptibles dans *l'Histoire de France*. La Réforme a en effet atténué l'idée d'une nécessaire imitation du Christ car elle y voyait « une tentative orgueilleuse de l'homme pour acquérir des mérites¹⁹ ». Néanmoins, plus largement, c'est la pensée micheletienne du progrès qui se sent attaquée à travers cette méthode qui est du côté de la réplique et non de la favorisation des forces en germes.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Évangile de Matthieu, chapitre 5, verset 29.

¹⁶ « Nulle éducation sans la foi » pour Michelet. Pour ce dernier, elle est une tension vers ce qui va advenir, l'esprit humain est déjà l'action en germes. Voir Michelet, Jules, *Le Peuple*, Paris, Flammarion, Coll. Champs, 1979, p. 236.

¹⁷ Michelet, Jules, *Nos fils* [1869], in *Œuvres Complètes*, t. XX, édition de Paul Viallaneix, Paris, Flammarion, 1987, p. 784.

¹⁸ *Ibid.*, p. 419.

¹⁹ Voir l'article « Imitation du Christ » du *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique*, t. VII deuxième partie, *op. cit.*, p. 1536.

De l'usage positif du mot imitation chez Michelet

Malgré le refus du concept catholique pris dans cette acception, Michelet développe en d'autres occurrences un sens positif du mot d'imitation. Il en infléchit le sens et le subvertit. Dans le même cours du 11 mai 1843, il affirme que « L'éducation n'a d'autre but que d'imiter [...] [la] conduite de la Providence²⁰ », c'est-à-dire de favoriser le libre développement tout comme la nature semble, doucement et presque insensiblement, favoriser la vie. Cette réflexion s'inscrit dans l'héritage de Jean-Jacques Rousseau, celui-ci ayant mis en avant dans *L'Émile* l'importance du développement libre des capacités de l'enfant.

L'imitation se détache d'une figure personnelle (le Christ, le saint) pour être associée à la Providence, en une sorte de naturalisation de l'expérience. Toutefois, malgré cette modification sensible de la sémantique, il est important pour Michelet de conserver le même terme. Ce faisant, il affirme un lien et un intérêt fort pour la sphère populaire (*l'Imitation* a longtemps été un des seuls livres qu'on trouvait dans les familles pauvres et il reste un succès de librairie à l'époque²¹) qui est déterminant pour sa pensée et son esthétique.

Si l'on étudie d'autres occurrences mélioratives du mot désignant à la fois l'œuvre et l'éthique, on se rend compte que l'imitation peut être valorisée en raison du caractère populaire du livre qui est à la base de la pédagogie. Cela permet de lui associer des notions précises comme celles de liberté et de spontanéité²². L'auteur réoriente son appréciation en considérant l'imitation non pas du point de vue négatif de sa production savante et doctrinaire²³ mais de celui, fécond, de sa réception. *L'Imitation* est un livre populaire du fait de l'étendue de sa diffusion mais aussi du public particulier auquel il s'adresse. C'est ce destinataire implicite qui permet de ne pas refuser l'œuvre en bloc :

L'esprit de ce livre, c'est la résignation. Cet esprit, répandu dans le peuple, eût dû, ce semble, le calmer, l'endormir, loin d'inspirer l'héroïsme de la résistance nationale. Comment expliquer cette apparente opposition ? C'est que la résurrection de l'âme n'est point celle de telle ou telle vertu, c'est que toutes les vertus se tiennent. C'est que la résignation ne revint pas seule, mais l'espoir, qui est aussi de Dieu, et avec l'espoir, la foi dans la justice... L'esprit de *l'Imitation* fut pour les clercs patience et passion ; pour le peuple ce fut l'action, l'héroïque élan d'un cœur simple²⁴...

²⁰ Michelet, Jules, *Cours au Collège de France*, t. I, *op. cit.*, p. 620.

²¹ Voir *Un succès de librairie européen : l'Imitatio Christi : 1470-1850*, exposition à la Bibliothèque Mazarine du 4 avril au 6 juillet 2012, organisée par la Bibliothèque Mazarine ; en collaboration avec la Bibliothèque Sainte-Geneviève ; et la Bibliothèque nationale de France ; catalogue par Martine Delaveau et Yann Sordet, Paris, Bibliothèque Mazarine : Éditions des Cendres, 2012. Voir aussi : Cholvy, Gérard et Hilaire, Yves-Marie, « Les expressions du sentiment religieux populaire », in *Histoire religieuse de la France, 1800-1880*, Toulouse, Privat, 1990.

²² Le peuple a cette caractéristique essentielle pour Michelet que, contrairement aux autres classes, il est toujours porté vers l'action : « La pensée réfléchie n'arrive à l'action que par tous les intermédiaires de délibération et de discussion; elle arrive à travers tant de choses que souvent elle n'arrive pas. Au contraire, la pensée instinctive touche à l'acte, est presque l'acte; elle est presque en même temps une idée et une action. Les classes que nous appelons inférieures, et qui suivent de plus près l'instinct, sont par cela même éminemment capables d'action, toujours prêtes à agir. » in Michelet, Jules, *Le Peuple*, p. 160.

²³ Michelet dédaigne d'ailleurs la question de l'auteur de *l'Imitatio* et approuve saint François qui affirme qu'il s'agit du Saint Esprit. Renvoyer la production à cette entité mystique, c'est bien annihiler la possibilité de toute utilisation monosémique. Voir Michelet, Jules, *Préface de 1869*, in *Histoire de France*, t. I, p. 28.

²⁴ Michelet, Jules, *Histoire de France*, t. V, *op. cit.*, p. 18-19.

C'est le destinataire qui commande dans une certaine mesure l'influence que l'œuvre a sur lui et, de ce point de vue, une supériorité du peuple se fait jour, lui qui accepte l'imitation non comme une contrainte mais un sujet d'émulation, une occasion d'action. L'œuvre est susceptible de mauvaises tout comme de bonnes interprétations²⁵.

L'imitation comme principe d'éducation est également promue dans la mesure où la conception de ce qu'est un modèle change. Le modèle n'est plus une réalité qui préexiste au lecteur, et donc une abstraction. Le mot désigne la disposition dans laquelle il est : le modèle, c'est le donné matériel, physique, la matière brute que va travailler la pédagogie. Cette conception renverse la préséance habituelle qui impose le contenu de l'apprentissage à l'apprenant.

L'approche micheletienne, dynamique, du modèle est également perceptible hors de la sphère éducative dans ses considérations esthétiques. Dans le « Discours sur l'unité de la science » de 1825, on trouve un passage très intéressant qui, à propos de la traduction, discute une nouvelle fois le principe d'imitation :

Telle est la condition de l'esprit humain ; humilié dans sa faiblesse jusque dans l'exercice de ses plus nobles facultés, il n'invente qu'après avoir imité longtemps, et cette imitation sans laquelle il demeure stérile, peut diminuer son originalité. Nous ne trouvons point ce danger dans l'exercice de la traduction : *c'est une imitation dans laquelle on invente, une invention dans laquelle on imite*. Dans les autres imitations, dès que le modèle est excellent, on n'en peut différer que par des défauts. Ici, il peut être égalé dans une copie à la fois semblable et différente. Nulle imitation n'est moins machinale, n'exige plus le travail de la pensée [...]. Quel heureux exercice que celui qui force le jeune homme à *s'identifier*, pour ainsi dire, avec les hommes qui ont le mieux écrit et pensé [...]²⁶.

Il me semble que cette réflexion retranscrit fidèlement ce qui se joue pour Michelet dans la bonne imitation morale : non une perte de soi mais une traduction du modèle dans notre langue personnelle, celle de nos capacités propres.

On pourrait se demander dans quelle mesure cela n'est pas influencé par la pensée que développe Michelet à propos des sciences (il préfère aux sciences abstraites les sciences du vivant). S'adapter au vivant, c'est refuser de construire un carcan ; il s'agit davantage de proposer le cadre qui sera le plus propice au développement. Ce n'est donc plus au corps d'imiter le texte, mais bien au texte de se modeler sur l'apprenant.

Imitation et adaptation : la légende comme dispositif pédagogique

²⁵ C'est peut-être ce décentrement qui explique l'effet en partie positif que semble avoir le livre sur le jeune Michelet dans la lettre à Edgar Quinet qui fait office de préface à *Le Peuple*. En effet, Michelet affirme que, grâce à cette œuvre, « [l]a religion [...] [lui] resta comme chose [s]ienne, chose libre, vivante, si bien mêlée à [s]a vie qu'elle s'alimenta de tout, se fortifiant sur la route d'une foule de choses tendres et saintes, dans l'art et dans la poésie, qu'à tort on lui croit étrangères » in Michelet, Jules, *Le Peuple*, p. 67. L'écart entre la mélancolique découverte que nous avons citée plus haut et celle-ci est patent. Pour l'évaluer au mieux, il ne faut pas oublier que cette description prend place au milieu d'un récit où Michelet insiste sur ce qui, dans sa biographie, le rattache à l'univers populaire. C'est bien cette optique, il me semble, qui permet la réévaluation positive de l'expérience.

²⁶ Michelet, Jules, « Discours sur l'unité de la science » [1825], in *Œuvres Complètes*, t. I, *op. cit.*, p. 252. Je souligne.

Dans le cours du 9 février 1843 qui porte sur le rôle prépondérant du peuple dans l'élaboration des légendes, l'auteur fait la différence entre la légende du copiste retranscrite servilement et celle, libre et mouvante, racontée à la veillée. La bonne imitation est donc liée à un environnement social et affectif bien précis. La description que fait Michelet du contexte est très importante pour saisir la nature de la bonne pédagogie. L'exemple donné est d'abord un exemple rural et familial, donc à la fois excentré, ce qui lui permet d'échapper au poids des conventions, et intime. Le temps de l'apprentissage succède aux travaux, prend place dans la veillée, temps du repos. Les figures d'autorité qui président à cette éducation sont les parents, et plus précisément la mère (c'est ce comparant dont avait déjà usé Michelet pour décrire l'éducation divine), deux personnes qui ont l'intérêt de leur enfant à cœur.

Dans la famille, dans la veillée, entre le père, la mère et l'enfant, l'altération, la traduction, l'embellissement de la légende était non seulement libre et naturelle, mais indispensable : l'enfant n'aurait pas compris.

Le père a apporté le grain et l'a moulu tout au plus. La mère en fait la bouillie et y met le sel. Le lendemain, elle fera de cette légende une chose au goût de son enfant²⁷.

La bonne imitation selon Michelet, c'est une acclimatation et une appropriation. La mère embellit la nouvelle d'agrément propres à intéresser son enfant, inscrit son action dans une topographie connue, etc. Le résultat de cette imitation de la légende, c'est-à-dire de son adaptation à l'auditoire, est une efficacité plus grande. En effet, fruit de l'inventivité, elle ne peut provoquer elle-même que des actions libres : « Voilà une légende qui n'en restera pas là. Les paroles maternelles ont une vertu maternelle, c'est-à-dire féconde. Cette fleur va donner des fleurs, des fruits, tout un monde d'histoires²⁸ ». Image de la libre croissance²⁹ qui contraste avec les langes étroits dont on enserre l'âme/enfant dans l'éducation instituée.

Dans cette optique, le modèle de la légende, de tradition catholique, n'est pas vu comme un ferment d'oppression, à la condition qu'il témoigne de la force créative émanant du peuple. Il a une double dimension pédagogique. D'une part, il nous enseigne quelque chose sur le peuple dont il procède. De l'autre, son discours est adapté à son auditoire et donc davantage susceptible d'avoir des effets. Le concept d'imitation, lié au texte exemplaire, est préservé car Michelet lui confère une dimension plastique. Cette réflexion est tributaire de l'œuvre de Johann Heinrich Pestalozzi (que Michelet désigne dans *Nos fils* comme « l'évangéliste de la pédagogie moderne »). Celui-ci préconisait, entre autres, de s'occuper de l'environnement proche de l'enfant avant de lui transmettre des informations plus abstraites ou générales. En somme, l'écouter ne se modèle pas sur le récit mais le récit épouse ses formes. Au lieu d'être inhibant, le texte est fortifiant, et donc libérateur.

On voit bien à quel point cette imitation renversée avoisine l'idée de création pure et simple. Michelet, entreprenant ici une réévaluation culturelle, ne balaie pas du revers de la main la base de cet apprentissage – la légende – qui est précieuse par son histoire : elle est objet de transmission comme nous le rappelle le motif de la famille dans le récit évoqué plus tôt. Elle est donc Histoire. Toutefois, dans *Nos fils*, Michelet semble se défaire totalement de ce concept pour promouvoir une émancipation plus grande par la création, faisant l'économie du modèle. Ainsi, en considérant le petit enfant, il écrit : « Créer, produire ! quel bonheur pour l'enfant ! Si c'est son bonheur, c'est aussi sa mission. Créer, c'est l'éducation³⁰ ! »

²⁷ Michelet, Jules, *Cours au Collège de France*, t. 1, *op. cit.*, p. 559.

²⁸ *Ibid.*, p. 560.

²⁹ On peut noter de ce point de vue l'importance de l'image de l'herbe folle dans ce cours. *Ibid.*, p. 557.

³⁰ Michelet, Jules, *Nos fils*, *op. cit.*, p. 454.

Toutefois, si dans cette œuvre de vieillesse, l'imitation laisse totalement place à la création, le livre populaire n'est pas pour autant absent. Celui que chacun appelle « mon livre³¹ », qu'on a lu et relu, qu'on sait par cœur, que Michelet compare à l'almanach du paysan, comment ne pas penser qu'il s'agit sûrement de l'*Imitation* tant Michelet insiste sur son caractère unique ? Or ce livre a dans ce texte opéré une transformation complète : de modèle, il est devenu pur support de l'invention comme nous le montre la métaphore récurrente de la broderie³² pour désigner l'inspiration dont il est le canevas.

Les saints chez Michelet : figures émancipées et émancipatrices

Ce nouveau principe d'imitation, je voudrais brièvement l'étudier dans un palimpseste légendaire et catholique que pratique régulièrement Michelet : celui de la vie de saint. L'historien se réapproprie certains personnages considérés comme saints et en invente de nouveaux en quelque sorte en distribuant ce statut à des personnalités laïques. Le cas le plus évident de cet intérêt est la *Jeanne d'Arc* qui est publiée en 1853, à part, par la Bibliothèque des chemins de fers³³. Il faut noter qu'à cette époque Jeanne n'a pas encore été canonisée par l'Église catholique et n'est donc pas partie prenante de l'exemplarité officielle³⁴. Elle n'a donc pas encore été proposée à l'imitation, et conserve par là-même, pour Michelet, une fraîcheur et une aura singulières. Elle n'est encore à personne et n'assume aucune autorité politique univoque.

Jeanne, née « parmi ces légendes, dans ces rêveries populaires³⁵ », les imite, s'en laisse imprégner pour mener sa propre action (qui est aussi une émancipation puisqu'il s'agit de la libération du royaume de France). Avant que son ministère commence, en proie aux affres de la guerre, elle semble trouver une inspiration dans la vie de certains saints :

Elle savait que plus d'une femme avait sauvé le peuple de Dieu, que dès le commencement il avait été dit que la femme écraserait le serpent. Elle avait pu voir aux portails des églises sainte Marguerite, avec saint Michel, foulant aux pieds le dragon... Si comme tout le monde disait, la perte du royaume était l'œuvre d'une femme, d'une mère dénaturée, le salut pouvait bien venir d'une fille³⁶.

Dans cet extrait, il me semble que Michelet met en avant l'importance d'une lecture personnelle des textes religieux et de la vie de saint. Alors que l'idée d'un sauveur est *a priori* davantage attachée à une figure masculine dans la religion chrétienne (qu'on pense à Adam, aux patriarches, et bien évidemment à la figure christique qui est le point central de sa théologie), Jeanne s'attache exclusivement aux cas féminins et ne retient dans l'iconographie que les éléments qui mettent en avant leur influence. De façon surprenante, le couple femme/serpent n'est plus celui rebattu du récit de la Genèse mais celui d'une promesse que l'on cite moins souvent³⁷. De même, saint Michel, relégué dans une apposition, n'apparaît plus que comme un auxiliaire de sainte Marguerite qui est le personnage qui porte l'action

³¹ *Ibid.*, p. 495.

³² *Ibid.*

³³ La stratégie éditoriale est très importante dans la mesure où les livres publiés dans cette *Bibliothèque* sont des livres peu chers et donc destinés à une diffusion massive. Cela rejoint la rêverie que développait Michelet autour du livre populaire.

³⁴ Elle est canonisée le 16 mai 1920.

³⁵ Michelet, Jules, *Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 50.

³⁶ *Ibid.*, p. 31.

³⁷ Genèse, chapitre 3, verset 15.

guerrière³⁸. Le principe d'imitation est positif : Jeanne ne cherche pas à se conformer à tout prix à un modèle étranger, mais elle va au contraire chercher le modèle qui lui semble avoir le plus de points communs avec elle, son caractère de femme étant la pierre d'angle de sa construction. Elle est elle-même la toise qui permet de choisir le récit le plus adéquat. Tout comme elle disait se faire le porte-parole de voix divines, elle agit face aux images en véritable interprète.

Michelet écrit également des petites vies, incluses notamment dans ses monographies naturalistes, qui adoptent l'esthétique de la vie exemplaire et religieuse (humilité, charité, martyre, mort et rédemption) et qu'il désigne lui-même par le terme de « légendes ». Ces vies témoignent du caractère de ces monographies : par leur nature profondément hybride, elles excèdent l'écrit scientifique pour parfois évoquer l'ouvrage moral, pratique. C'est que pour Michelet la description du monde ne peut être indépendante d'une redéfinition de la place de l'homme dans celui-ci.

Ces vies racontées sous forme de digression contiennent, que ce soit thématiquement ou esthétiquement, des motifs d'affranchissement, d'émancipation qui désignent l'imitation et la légende moderne comme porteuses de forces libératrices. L'exemplarité n'encourage plus à la conformité (le contenu importe peu) mais à la créativité. Celle-ci est le support d'un mouvement qui amène hors de soi. La vie de ces « saints modernes³⁹ », tels qu'ils sont désignés dans le cours au Collège de France de 1844, est un appel à l'évolution contre l'immobilisme.

La vie de Carolina, dans la troisième partie de *La Femme* qui traite de l'influence sociale de celle-ci, illustre cette imitation qui se fait émancipation. Son ministère est d'ailleurs tout empreint d'un vocabulaire religieux : elle est un « ange de paix et de civilisation⁴⁰ » qui secourt les malheureux et les simples. Le récit de sa vie est, au seuil du chapitre, mis sous l'égide de l'écriture légendaire : « La cinquième partie du monde, l'Australie, n'a jusqu'ici qu'un saint, une légende. Ce saint est une femme anglaise, morte, je crois, cette année⁴¹. » Cet *incipit* est intéressant à plusieurs titres. Tout d'abord, il défige lui-même la vie de saint traditionnelle en présentant un récit aux caractéristiques originales. La légende se déroule dans des contrées lointaines, elle a comme actant principal un personnage qu'on pourrait considérer comme mineur - une femme - et surtout son temps est celui de la modernité (« Carolina Jones naquit vers 1800, dans une ferme du comté de Northampton⁴². »)

Tous ces éléments insistent sur le fait que la légende est aussi un trait de la modernité, qu'elle peut mettre en avant des personnages auxquels l'héroïsme est souvent refusé (utilisation qui fait signe vers une positivité) et qu'elle advient encore au moment de l'écriture. C'est crucial : à une émancipation pragmatique, par la lecture ou l'écoute, doit répondre, à l'échelle du texte, une forme d'émancipation du carcan esthétique premier ; ici, cela passe également par le cadre spatio-temporel et les personnages. La légende est adaptée au monde moderne et conserve des traits distinctifs de la vie de saint : l'inscription dans la topographie de l'action de la sainte (« Elle se mit à les ramasser et en remplit sa maison. On eut beau se moquer d'elle ; elle subsiste cette maison, et elle est devenue un orphelinat

³⁸ Cette revalorisation du rôle de sainte Marguerite est d'autant plus forte que la sainte devient ici l'agent principal du combat apocalyptique qui oppose les forces du bien qu'elle représente et celles du mal matérialisées par le dragon. Elle prend place à un moment charnière de l'histoire de l'humanité, celui de la fin des temps. Ce n'est pas le cas dans la légende de sainte Marguerite d'Antioche telle qu'on peut la lire dans la *Légende dorée* où son combat avec le dragon ne correspond qu'à un motif topique, un épisode que l'auteur lui-même juge « apocryphe et frivole ». Voir Voragine, Jacques (de), *La Légende dorée*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2004, p. 502.

³⁹ Michelet, Jules, *Cours au Collège de France*, t. 1, *op. cit.*, p. 671.

⁴⁰ Michelet, Jules, *La Femme* [1859], in *Œuvres complètes*, t.XVIII, *op. cit.*, p. 763.

⁴¹ *Ibid.*, p. 565.

⁴² *Ibid.*

royal⁴³. »), les *acta*, le prêche (« Elle parut courageusement, les prêcha, leur fit entendre raison. Ils s'éloignèrent pleins de respect⁴⁴. »), la persécution⁴⁵, etc.

Résumons brièvement la vie de la sainte moderne : Carolina est une femme d'officier qui décide de venir en aide aux femmes d'Australie, trop peu nombreuses, souvent harcelées et maltraitées. Elle les aide à retrouver une position honorable dans la société. Ce récit d'une vie mise sous le signe de la charité n'est pas un simple *exemplum* au sens rhétorique du terme : il a pour ambition de provoquer l'action comme le montre la présence dans le texte même d'un processus d'imitation :

Elle chercha à la campagne des gens mariés, des familles, qui pussent les employer [les jeunes filles recueillies]. Ainsi, elles firent place à d'autres. Avant un an, elle en avait sauvé sept cents ; trois cents Anglaises protestantes, quatre cents Irlandaises catholiques. Beaucoup d'entre elles se marièrent et ouvrirent à leur tour chez elles un abri à leurs pauvres sœurs déportées⁴⁶.

L'action de Carolina est d'une certaine efficacité au niveau de la diégèse et entraîne à sa suite une multitude d'initiatives semblables. Toutefois, il est intéressant de noter que le geste reproduit n'est pas anodin : c'est bien une émancipation, l'imitation n'étant valable que dans la mesure où elle permet le libre développement. Il y a donc une tension entre le désir de reproduire et la liberté que Michelet résout dans sa légende moderne par un désir de reproduire l'action émancipatrice. L'auteur explicite cette idée dans ses notes sur son œuvre :

J'ai voulu seulement, au troisième livre, marquer le rôle que la veuve, la femme isolée, y aura, celui d'*émanciper* par la bonté toutes les *âmes captives*. Même dans une société libre, il y aura toujours des captifs, ceux de la misère, ceux de l'âge, ceux des préjugés, des passions. Une femme de grand cœur, dans la cité la plus parfaite, serait le bon génie d'arbitraire maternel qui apparaîtrait partout où la loi n'atteint pas, le complément de la Liberté, une Liberté supérieure, et l'intervention de Dieu même⁴⁷.

Ce retour sur le chapitre dans lequel apparaît Carolina constitue une adresse finale à une éventuelle lectrice et une invitation à reproduire la démarche dans la réalité. Il se fait à la fois au futur et au conditionnel, montrant la nécessité d'une action semblable dans la société. L'imitation féconde est sans fin chez Michelet. Mise en abyme dans le texte (Jeanne imite Marguerite, les femmes australiennes imitent Carolina), elle encourage à la continuation de ce processus sur un autre plan de réalité. En ce sens, le terme de « légende » associé au récit de vie moderne, celui de Carolina, est décisif : en repoussant Carolina dans un monde contrefactuel⁴⁸, tout en maintenant son univers temporellement dans une modernité, celle du XIX^e siècle, Michelet, dans un mouvement contraire, favorise sa constitution en modèle proche et donc en fiction influente. Toutefois, on pourrait se demander pourquoi il est nécessaire de

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 567.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 591. C'est Michelet qui souligne.

⁴⁸ La vie de saint a bien sûr longtemps été le sujet d'une croyance véritable. Toutefois, je me permets ici d'utiliser le terme de « contrefactuel » qui met en avant son appartenance à un imaginaire, car le XIX^e est précisément l'époque qui va parfaire le travail de rationalisation – et donc en partie de déconstruction – entamé par les Bollandistes. Qui plus est, sous la plume de Michelet, ce mot de « légende » renvoie toujours à une forme de fiction. Il a cet avantage sur le mythe qu'il désigne, pour paraphraser Claude Millet, une histoire à laquelle on croit et, par conséquent, potentiellement féconde. Voir Millet, Claude, *Le Légendaire au XIX^e siècle : poésie, mythe et vérité*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, p. 5.

raconter la vie de Carolina en utilisant le palimpseste de la vie de saint. Ce que permet la vie de saint dans ce cas précis, c'est le détour par une fiction exemplaire qui, à l'époque de l'auteur, se sait fiction, et donc la préservation de l'exemplarité en même temps que la déconstruction d'un éventuel dogmatisme qui pourrait lui être relié. Sans cela, le récit de la vie réelle de Carolina aurait pu soit sombrer dans un réalisme qui ne laisse pas de place à l'idéal, soit proposer un modèle bien trop précis à l'imitation, qui n'offre pas les failles nécessaires à l'appropriation.

Ainsi, la mise en avant déterminante de l'émancipation dans ces légendes modernes, de la libération de personnages mineurs de leurs liens (enfant, femmes, ouvriers...) me permet d'affirmer que la vie des saints modernes que crée Michelet s'inscrit moins dans la communauté établie, pour reprendre la terminologie de Michel de Certeau⁴⁹, qu'elle n'essaye de la dépasser pour atteindre un idéal plus égalitaire.

Conclusion : envisager une émancipation esthétique ?

Faisons brièvement retour sur l'idée d'émancipation esthétique évoquée dans le troisième temps de ma réflexion. Je pense qu'elle passe, par exemple, par la question, assez triviale de prime abord, de la longueur des récits. Michelet n'envisage pas la sainteté comme une caractéristique essentielle de ses personnages : elle est présente quand, à travers l'action de certains, le concept de justice se réalise dans l'Histoire. L'idée d'un personnage saint en tout temps contrasterait avec la volonté de construire une exemplarité qui, sans perdre l'aura du sacré, ne serait pas un point définitif, mais un encouragement. Par conséquent, ses « hagiographies », ses légendes modernes, peuvent emprunter deux voix esthétiques pour éviter cela. Elles peuvent être des textes très courts qui se démarquent par leur hétérogénéité (des petites vies incluses dans des monographies). Cette disposition explicite la fulgurance qui préside à la sainteté moderne à travers l'aspect digressif du récit de vie. Elles peuvent aussi se métamorphoser en biographies qui font une grande place à la question de l'évolution, de l'apprentissage. L'intermittence de la sainteté ainsi construite entre en résonance avec l'idée moderne d'un temps événementiel.

⁴⁹ Certeau, Michel (de), « Une variante : l'édification hagio-graphique », in *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 321.